Argumentaire du numéro « Sous emprise » de la Revue Adolescence
2024 T. 42 n°1
à paraître le 15 mars 2024
Remise des articles 30 septembre 2023

« *Sous emprise* », ou en tout cas « aux prises » avec le pubertaire et la pulsionnalité qui l'accompagne, les adolescents se trouvent contraints à un réaménagement psychique d'ampleur. Mais comment vivent-ils l'emprise des processus physiologiques et psychologiques de l'adolescence ? Quels éprouvés, quels affects et quelles représentations le phénomène d'emprise est-il susceptible de faire naître en eux ?

Chez Freud, l'emprise est d'abord « pulsion d'emprise » : son but est de dominer l'objet par la force, notamment pour l'amener vers l'acte sexuel. L'emprise mobilise le toucher et la musculature ; elle tente d'assurer au sujet une mainmise, voire une maîtrise sur l'objet. L'emprise appartient au lexique du pouvoir et de la domination : elle met celui qui la subit dans un assujettissement qui peut aller jusqu'à la négation de son identité propre. L'appropriation de l'objet signe aussi sa dépossession. Le couple activité/passivité joue à plein, conférant à la relation d'emprise une dimension potentiellement et parfois exponentiellement sado-masochique.

Parce qu'il est ou qu'il se sent « *sous emprise* », l'adolescent peut être amené à renverser la passivité en activité pour tenter d'exercer son emprise sur tous ceux qui l'entourent, à commencer par ses pairs. Les phénomènes de harcèlement, de racket, d'agressions verbales ou physiques ne participent-ils pas en effet d'une d'emprise active sur l'autre visant à contre-investir et à contrecarrer le sentiment humiliant d'être soi-même « *sous emprise* » ? On peut également se demander dans quelle mesure ces agirs violents ne témoignent pas d'une identification à une autorité parentale qui a été et qui continuerait d'être ressentie comme une emprise des objets parentaux sur la psyché de l'adolescent. Mais le gain d'une telle emprise sur l'autre est-il seulement narcissique ? S'agit-il uniquement d'obtenir un sentiment de réassurance narcissique par le renversement de la passivité en activité ? Ou y aurait-il aussi un gain objectal, la quête d'une possession de l'objet cherchant à se prémunir contre sa perte ? L'emprise aurait-elle alors une visée anti-séparatrice, cherchant à tenir l'objet pour mieux le retenir ? Ou, si l'on suit le modèle défendu par Paul Denis à propos du couple emprise et satisfaction, l'emprise sur l'objet serait-elle d'autant plus présente que la satisfaction, difficile à obtenir à l'adolescence, peine à la limiter ?

Pour échapper à l'emprise interne du pubertaire ou à l'emprise externe de l'autorité parentale et scolaire, l'adolescent peut aussi être tenté de se mettre lui-même « sous emprise ». L'addiction à l'alcool, aux drogues, aux écrans, aux réseaux, ou encore à certaines idéologies radicales peut être interrogée dans son lien à l'emprise. L'adolescent serait-il dans ce cas à la recherche d'une « relation d'emprise » ? Qu'espère-t-il y trouver ? À quoi cherche-t-il alors à échapper ? Quelle est la dynamique intersubjective en jeu ? En étant « *sous l'emprise* » du produit addictif, s'agit-il d'échapper à une autre emprise, ou au contraire de faire perdurer cette relation d'emprise par le biais de la dépendance ?

L'adolescent semble en tout cas pouvoir se retrouver bien facilement « sous emprise ». Comment comprendre cette aptitude ? Pour quelles raisons, conscientes et inconscientes, l'adolescence pourrait-elle apparaître comme l'âge de l'emprise ?